

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à mau, l'ovràî lài fasâi lo discou, et l'autro sê met-tâi à subliâ 'na tsanson po sê consolâ, mâ on iadzo que copâvê po onna veste de balla tredaina rossetta, sê peinsâ : eh ! non dè non ! quin bio pâ dè diétons que porré portant accrotsi quie ! L'ovràî que vayâi lè taillès qu'allâvon sê mettè à cresenâ lài fe : « Noutron maitrè?... Et lo drapeau !... » Adon lo cosandâi s'eingrindzè et lài dit : « A la fin dâo compto te coumeincè à m'eimbétâ ; cliiou ton mor et laisse-mè tranquillo, d'ailleu n'iaivâi rein dè milanna su lo drapeau ! »

La boutique du barbier américain

Les visiteurs français à l'exposition de Philadelphie feront bien de ne pas oublier, dans leurs visites de rigueur, la boutique du barbier américain, sur laquelle l'*Illustration* publie les intéressantes notes qu'on va lire :

« La boutique est élégante, on y trouve tous les parfums et des lavabos admirablement installés. On vous rase avec une surprenante légèreté de main, et avec des rasoirs dont le fil ferait pâlir ceux mêmes du célèbre Mappin, de Sheffield.

Les fauteuils sont des plus confortables, vous pouvez vous y étendre à l'aise et y prendre librement une de ces poses nonchalantes familières aux hommes de ce pays.

Toute une armée de *clerks* savonne, rase, peigne, taille, frise sous l'œil vigilant du patron et la boutique ne désemplit pas. Nous nous sommes servis d'un mot peut-être irrévérencieux, nous aurions dû dire le salon ou même l'*étude*.

Elle est munie de tout, de l'*invigorator* qui donne de la force aux cheveux et fait pousser une forêt touffue sur les têtes les plus chauves, de l'huile de Macassar qui donne à la chevelure le poli et l'ébène de celle de l'Hindou, de l'extrait de Lubin, fabriqué sur place et qui fait disparaître comme par enchantement le feu du rasoir.

Rien n'est épargné, ni les parfums, ni les serviettes, pour la plus grande satisfaction du client et le plus grand bénéfice du patron.

On vous savonne vigoureusement la tête, puis on vous la met sous un robinet, et l'on vous donne une forte douche d'eau tiède d'abord, d'eau froide ensuite. Enveloppé d'un long peignoir, vous êtes comme un patient livré à l'homme qui vous traite, et dirige à la fin une pomme d'arrosoir d'eau glacée sur votre occiput. Vous sortez de là frais et immaculé, et bénissez l'inventeur du *shampooing*.

Croyez-vous que tout se borne là ? Dans certaines maisons, on vous brosse la tête avec des rouleaux mis en jeu par un petit treuil. On ne s'arrêtera point en si bonne voie, et bientôt sans doute on rasera et coiffera à la vapeur.

Quand la toilette est finie, un *boy* empressé, gracieux, époussette vos habits et votre chapeau avec le petit balai traditionnel, et vous sortez de chez le Figaro américain rasé de frais, pommadé, frisé, parfumé, pomponné, comme pour un premier rendez-vous.

J'oubliais de mentionner des lotions d'eau de Cologne aux tempes et au front, qui sont invariablement pratiquées dans tous les salons de coiffure. On facilite la dessiccation et l'évaporation de l'eau spiritueuse avec un tampon très doux, et tout cela procure un bien-être inexprimable. »

Nous empruntons les réflexions suivantes à un article intitulé : *Autre temps, autres mœurs* :

« Dans les écoles primaires on avait jadis des régents ; aujourd'hui ce sont des instituteurs, voire même des professeurs.

Jadis le marchand avait sa boutique ; aujourd'hui c'est un négociant qui a son magasin.

Celui qui vend des remèdes était un apothicaire ; aujourd'hui c'est un pharmacien.

Un marchand de bric à brac tient aujourd'hui un grand bazar.

Il y a cent ans on avait des arracheurs de dents ; on dit encore « il ment comme un arracheur de dents ; » mais on ne possède plus que des chirurgiens dentistes américains ; il est vrai qu'au siècle dernier ces Messieurs ne faisaient qu'extraire les dents ; aujourd'hui ils en posent autant qu'ils en arrachent ; souvent plus.

Un jardinier est un horticulteur.

Un cabaret un restaurant.

Toute mauvaise pinte porte sur son enseigne le mot de Café.

La ci-devant Auberge est un Hôtel ; souvent Grrrand Hôtel.

On n'a plus de tanneurs et de tanneries ; ce sont des manufactures de cuirs.

Ceux qui cultivent la terre étaient des paysans ; aujourd'hui ce sont des agriculteurs. »

— Françoise, qu'est-ce donc que vous venez de casser, demandait l'autre jour, à sa cuisinière, Mme Longchamp.

— Oh ! rien, madame.

— Comment, rien ? Je viens, cependant, d'entendre un bruit de porcelaine brisée.

— En effet, madame ; mais ce n'est qu'une soucoupe.

— Et vous trouvez que ce n'est rien ?

— Oui, parce que ordinairement, quand je casse la soucoupe, je casse aussi la tasse.

Au nombre des personnes qui vont prendre le thé, le jeudi soir, chez Mme G***, se trouve un jeune chimiste de beaucoup d'avenir, qui fait ordinairement le charme de la conversation.

« Vous verrez, disait-il, dans un élan d'enthousiasme scientifique, qu'il n'y aura bientôt plus de barrières pour le génie créateur ; après avoir découvert des corps inconnus, après avoir reproduit des corps élaborés par la vie végétale et animale, nous créerons la cellule, puis la vie organisée ; je n'en doute nullement. Et qui sait si nous ne verrons

pas un jour les hommes sortir tout faits de nos laboratoires !

— C'est possible, répondit Madame G***, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'on reviendra toujours à l'ancien système.

Une historiette du *Charivari* :

Le bohème D... doit trente-quatre francs à sa dernière gargote, le patron de l'établissement, qui le connaît et est bien résolu de se débarrasser d'un tel client, lui fait hier l'affront de lui présenter sa note devant cinquante personnes.

D... ne se déconcerte pas.

— Combien vous dois-je ? demande-t-il en portant la main à sa poche et sans même regarder le petit papier.

— Trente-quatre francs.

— Une pareille bagatelle ! Avez-vous la monnaie de cent francs ?

— Oh ! certainement fait le patron dont le visage s'éclaircit.

— Très bien !... mais voilà, moi, je n'ai pas le billet...

Les yeux bruns. Leur influence sur la longévité.

Un médecin de Boston vient de faire au journal *l'Index* une communication qui corrobore cette assertion souvent répétée par le docteur Lambert, que les yeux bruns sont un indice de la brièveté de l'existence. Nous avons fréquemment entendu le docteur Lambert s'étendre sur ce sujet, et nous nous contenterons de reproduire la lettre de *l'Index* en la faisant toutefois précéder de cette observation, qu'il y a une grande distinction à établir entre les yeux *noirs* et les yeux bruns. C'est la couleur brune-rougeâtre qui constitue un indice défavorable. La minceur des tissus, qui permettent au sang de donner sa couleur à l'iris, est probablement générale et la couleur des yeux est un symptôme de faiblesse constitutionnelle.

« J'ai assisté, dit le vieux médecin de Boston, à une conférence aussi intéressante qu'instructive, faite par le Dr Lambert, de New-York, sur la biométrie, à laquelle j'aurais désiré que tous mes confrères du corps médical eussent pu assister.

» Dans cette conférence, le Dr Lambert émit un fait qui me parut tellement étonnant que, je dois l'avouer, je n'y ajoutai foi qu'à moitié et même moins : il dit qu'il avait vainement cherché, pendant trente ans, dans les Etats-Unis et le Canada, une personne ayant les yeux bruns et appartenant à la race caucasienne, qui eût atteint l'âge de soixante-dix ans.

« Je crus d'abord que le Dr Lambert voulait dire par là que les yeux bruns devenaient gris avec l'âge ; mais je reconnus bientôt, d'après mes propres observations, qu'il n'en était pas ainsi ; du reste, le Dr Lambert rendit cette supposition impossible, car il dit que tous les hommes de la race caucasienne, ayant les yeux bruns, mouraient avant d'avoir atteint leur soixante-dixième année. S'il en existait, il n'avait jamais pu en découvrir un seul, et ils sont tellement rares qu'on peut, dans la pratique, ne pas en tenir compte ; il ajouta que le plus grand nombre d'entre eux mouraient entre quarante et cinquante-cinq ans.

» Voici, me dis-je, une théorie dont il est facile de reconnaître la justesse ou l'inexactitude. Dès le lendemain, je me rendis donc au milieu de grandes agglomérations d'hommes occupés, avec la conviction que je pourrais détruire cette théorie et avoir le plaisir de rectifier une idée erronée du

Dr Lambert. Mais je ne pus pas découvrir un seul œil brun, même parmi les hommes approchant de la soixantaine. A dire vrai, je me sentais humilié d'avoir été pendant plus de soixante ans un des médecins les plus occupés et les plus considérés de Boston, et de n'avoir pas remarqué un fait aussi important et aussi facile à constater. J'éprouvai, toutefois quelque consolation à entendre ceux de mes confrères, à qui j'en parlai, me dire que « tout cela, c'était des contes à dormir debout. » — Ce à quoi j'eus la satisfaction de répondre : « Je vous serai obligé de commencer d'abord par observer et de me montrer un homme ayant les yeux bruns, qui soit parvenu à un âge avancé. » Il y a cependant une grande quantité de personnes, dont les yeux ont cette couleur, dans l'âge moyen, mais leur nombre diminue sensiblement à partir de quarante ans.

» C'est là un fait d'une importance capitale pour les compagnies d'assurances sur la vie, et je m'étonne que le Dr Lambert, qui est à la tête d'une compagnie, n'appelle pas leur attention sur ce point.

« Je rentrai chez moi en proie à de profondes méditations. J'avais examiné jadis environ deux cents personnes qui avaient fait des propositions d'assurances, et sur lesquelles treize seulement étaient mortes. Je conserve toujours la copie de mes certificats médicaux, et j'ai eu pour habitude de faire en marge un petit croquis du proposant, qui le représentait *grosso modo* ; c'est une habitude que j'avais contractée lorsque je faisais passer des examens pour l'armée. J'y inscrivais la couleur des cheveux et des yeux, ainsi que divers détails qui ne faisaient pas partie du questionnaire du certificat. En agissant ainsi, j'avais pour but de trouver dans ces notes supplémentaires des renseignements qui me permettraient, au besoin, de constater l'identité des personnes examinées avec les assurés. A peine arrivé au logis, je me mis à examiner mes notes, et je reconnus que près de la moitié des personnes examinées par moi, plus des trois cinquièmes avaient les yeux bruns. Je me reportai avec anxiété aux signalements de celles qui, à ma connaissance, étaient mortes, et je constatai que *onze* sur *treize* étaient signalées comme ayant les yeux bruns ! »

Les nouveaux abonnés pour 1877 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

Théâtre de Lausanne.

La représentation théâtrale de demain : *Le père aux écus*, beau drame en cinq actes, et *Paris quand il pleut*, vaudeville qui nous paraît plein d'à-propos, ne peut manquer d'attirer un nombreux public.

L. MONNET.

Dimanche 10 décembre 1876.

Une première représentation de

LE PÈRE AUX ÉCUS

Grand drame en 5 actes, du théâtre de la Porte-St-Martin.

Le spectacle sera terminé par

PARIS QUAND IL PLEUT

Vaudeville en 2 actes.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.